

## GEORGES TOLIAS

### LA LANTERNE MAGIQUE DE STAMATI BULGARI (1774-1842)

Quand nous avons proposé au comité de ce colloque sur la découverte scientifique de la Méditerranée de présenter une communication sur le cas marginal, de second plan, de Stamati Bulgari,<sup>1</sup> unique membre d'origine grecque des expéditions françaises de Morée, nous pensions qu'il serait utile d'évoquer ce personnage peu connu. Il nous semblait qu'en dépit du rôle secondaire que Stamati Bulgari joua à l'époque, il serait intéressant de l'étudier parce qu'il représentait, à notre sens, certains déplacements importants dans la conscience des Grecs contemporains, exprimant, par l'ensemble des positions qu'il adopta, une attitude nettement différenciée. Il s'agit d'un des rares "spécialistes" d'origine grecque, au demeurant fort médiocre, à n'avoir pas été entièrement absorbé par le milieu étranger qui le forma. Il voulut se consacrer, même momentanément et à la manière des Philhellènes, à la Grèce, en souscrivant à des idées opposées aux intérêts de sa "patrie d'adoption", ce qui lui valut une disgrâce définitive.

Il est remarquable que cette nouvelle attitude adoptée par Bulgari soit en relation avec la double expédition, scientifique et militaire, de la France en Grèce. Ce fait est loin d'être fortuit. En effet, l'Expédition de Morée marque un moment clef de l'histoire de la Grèce moderne et de ses rapports avec l'Occident européen. Elle marque une rupture, et en même temps un nouveau départ dans les rapports séculiers entre l'Occident et les réalités multiples du pays. On pourrait dire que l'Expédition constitue l'aboutissement de ce que l'historiographie grecque moderne appelle le "périégétisme" occidental en

---

<sup>1</sup> Sur Stamati Bulgari, la bibliographie est relativement pauvre. Nous signalons surtout l'article de Pavlos KYRIAZIS, "Stamatis Voulgaris, le combattant, l'urbaniste et l'homme", dans le volume *Les premiers techniciens grecs*, Athènes, 1976, p. 151 sq. (en grec). Plus récemment, dans un ouvrage étrange et curieux, paru sans mention du lieu ni de la date d'édition, les trois opuscules que Bulgari publia de son vivant ont été traduits et publiés en grec. L'ouvrage comporte cinq introductions, où foisonnent les détails sur la vie de Bulgari. Néanmoins, aucun souci de documentation ne caractérise ce texte, dont les divers auteurs gardent un silence anxieux et absolu au sujet de leurs sources. Il s'agit de Michalis POLITIS, Christos SALTAPIDAS, Christian PAPAS, Héléni SELLA-MAZI, *Stamatis Voulgaris, le premier urbaniste grec: ses textes*, traduction et commentaire, édité par Maro Kardamitsi-Adami. Nous nous référons dorénavant à cet ouvrage par l'abréviation: BULGARI, *Textes en grec*.

Grèce, et, en même temps, elle inaugure la longue période du soutien technologique de la Grèce moderne par l'Occident européen, par le fait que l'Expédition procède la première à la mise en place d'un mécanisme de transfert du savoir-faire occidental en Grèce.

Le "périégétisme", qui correspond à l'ensemble des relations des voyageurs occidentaux en Grèce au cours des temps modernes, aboutit en effet à l'Expédition scientifique de Morée. L'effort permanent, de la part de l'Occident européen, pour percevoir, analyser et diffuser une image appropriée et intelligible de la Grèce, conduit à l'interprétation globale et détaillée, proposée par les spécialistes membres de l'Expédition: le bric-à-brac ethnologique, antiquisant et romanesque, des observateurs pour la plupart isolés mène à l'étude complexe et documentée d'une académie en expédition.

L'existence d'une première structure étatique grecque, si élémentaire fût-elle, forme aussi un cadre déterminant. Cette structure, d'une part, permet aux savants français de travailler fructueusement, tout en profitant des résultats de leurs investigations et de leurs talents et, d'autre part, instaura les premiers mécanismes "nationaux" de gestion, par lesquels se définit une société dorénavant indépendante et dominante.

L'image de la Grèce issue des travaux de l'Expédition scientifique de Morée devait ainsi être la plus complète jamais réalisée jusqu'alors et, en même temps, la dernière de son genre. La présence des étrangers en Grèce s'accrut pourtant, et de manière spectaculaire, au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais elle était désormais intégrée dans les structures d'une société indépendante.

Le cas de Stamati Bulgari illustre bien certains aspects de ce déplacement hésitant. Car il n'était pas destiné à découvrir, comme les autres militaires et savants de l'expédition française, une composante grecque de la Méditerranée, mais une nouvelle manière de se sentir "grec".

"Je naquis avec l'amour des voyages: étant enfant, le peu d'argent que je recevais de mes parents, je le donnais pour voir à travers le prisme de la lanterne magique les villes des autres pays; j'écoutais aussi avec un plaisir infini les récits de mes compatriotes qui avaient poussé leur course jusqu'à Venise ! Car cette merveilleuse cité que je brûlais de voir était pour nous les colonnes d'Hercule; plus tard, la grande révolution française me transporta plus loin, et la vue de nouveaux pays fit croître de plus en plus mon goût prédominant..."<sup>2</sup>

Né dans le village de Lefkimi, à Corfou, en 1774, de trois ans le cadet de son compatriote, le comte Jean Capodistrias, qui fut son condisciple avant de devenir un jour gouverneur de la Grèce, Stamati Bulgari se distingua pendant le siège de Corfou par les alliés russo-turcs en 1799. On dit qu'il sauva le théâtre de San Giacomo et un bataillon entier de l'armée républicaine en désamorçant de ses propres mains un obus russe. Sa bravoure lui valut d'être aussitôt attaché à la

<sup>2</sup> *Souvenirs de Stamati Bulgari, chef de bataillon au corps royal d'état-major, en retraite*, Paris, 1835, p. 35.

garde de la ville, sur ordre du gouverneur, le général Chabot.<sup>3</sup>

Quand les Français républicains durent quitter les îles Ioniennes quelques semaines plus tard, Bulgari et certains de ses compatriotes "jacobins" furent embarqués avec eux. Parmi ceux-ci, un personnage devait jouer dans l'avenir un rôle décisif dans la vie de Bulgari: Nicolas Loverdo, alors secrétaire général du gouvernement central des îles.<sup>4</sup>

Une fois en France, Bulgari s'inscrivit au Collège des Quatre-Nations,<sup>5</sup> puis reçut une instruction d'ingénieur militaire au Dépôt de la Guerre (1805-1808). En 1808, il entama sa carrière avec le grade de sous-lieutenant.

Il avait en outre un penchant pour la peinture. Les goûts artistiques de Stamati Bulgari forment un autre volet de sa personnalité, qui se situe hors du contexte de la présente communication. Il suivit les cours de David, puis de Gros, et confectionna plusieurs tableaux et dessins, aujourd'hui perdus pour la plupart.<sup>6</sup> Il a en outre composé un petit essai intitulé *Examen moral des principaux tableaux de la Galerie du Luxembourg en 1818*, par lequel il rendait hommage à l'art de David. L'ouvrage fut publié entre 1832 et 1835.

À partir de 1808, il suivit les campagnes des armées napoléoniennes. Sa connaissance du grec et sa loyauté lui permirent d'obtenir des missions spéciales en Grèce, peut-être en compagnie ou sous la direction de Loverdo, qui travaillait secrètement dans la région à la même époque. Son dossier militaire s'étend longuement sur les missions secrètes accomplies par Bulgari entre les îles françaises, la mer britannique et le continent ottoman, sur son arrestation par les Anglais, son incarcération à Malte, sa libération, son séjour à Corfou et ses courses dans l'Épire d'Ali Pacha.<sup>7</sup>

Le hasard voulut que Bulgari rencontrât à nouveau en 1825 le général Donzelot, gouverneur général des îles Ioniennes, dont il devait être l'aide de camp en 1814-1815 et à qui il adressait les rapports secrets de ses missions. Donzelot était alors gouverneur de Cayenne; Bulgari en fit un portrait empreint

<sup>3</sup> G. MAVROYANNIS, *Histoire des îles Ioniennes (1797-1815)*, Athènes, 1889 (en grec), vol. 1, p. 253; voir aussi P. KYRIAZIS, *op. cit.*, p. 152.

<sup>4</sup> G. MAVROYANNIS, *ibid.* Nicolas Loverdo représente l'antithèse de Stamati Bulgari. Descendant d'une famille noble de Céphalonie, il étudie les sciences politiques à Padoue et à Paris et revient dans les îles lors de la première occupation française pour devenir aussitôt secrétaire du Comité de Salut Public. Il part avec les Français républicains et rejoint l'armée napoléonienne pour devenir général (1812) et comte d'Empire (1813). Loverdo a su s'adapter à la première Restauration. Conseiller de Louis XVIII, il fut nommé gouverneur de Bordeaux et finit sa carrière en 1830 avec l'expédition d'Algérie.

<sup>5</sup> BULGARI, *Textes en grec*, p. 131.

<sup>6</sup> Par son testament, Bulgari léguait ses dessins et ses tableaux (qui se trouvaient alors à Paris) à la Galerie de l'archevêque de Corfou. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, comme l'atteste G. Mavroyannis, "une de ses peintures, d'art fort médiocre, représentant Ulysse devant Alcinoüs, se trouvait à Corfou, au Palais de Monrepos". À Athènes, au musée de la Guerre, se trouve une autre œuvre de Bulgari: il s'agit d'une scène du siège de Missolonghi.

<sup>7</sup> Transcrit et traduit en grec sans mention de la source dans Bulgari, *Textes en grec*, pp. 130-135.

de tendresse et de nostalgie pour leur passé glorieux:

"Le climat dévorant des Antilles avait tellement changé son physique qu'à peine je pus reconnaître ce fameux chef d'état-major de l'armée triomphante de Moreau, ce glorieux général d'Égypte et d'Italie, ce gouverneur si actif et si chéri des Ioniens, enfin, cet intrépide général, dont la division, formée en carré, culbuta, à la bataille de Waterloo, l'avant-garde de la cavalerie ennemie et arrêta pour quelque temps la marche victorieuse de ses légions.

Après m'avoir fait l'honneur de s'entretenir avec moi, il voulut bien aussi me garder à dîner: sa table était splendide comme par le passé, mais elle n'était plus égayée par ses saillies spirituelles et par ses intéressants récits; tout était affaibli en lui, hors son bon cœur..."<sup>8</sup>

Mais en 1809, la gloire napoléonienne était encore une réalité vivante. C'est précisément de cette période que datent les premières traces imprimées de Stamati Bulgari. Les *Annales des Voyages* de 1810, toujours fidèles aux conquêtes de l'Empire, publièrent des extraits de quelques-unes des lettres de Bulgari, datées de Corfou, au sujet de la "régénération" des îles Ioniennes après la longue crise morale, caractéristique de la décadence vénitienne: cette "décadence" dont on ne cessait d'accuser la vieille république afin d'excuser son démembrement honteux et son partage par les forces armées de la jeune République française. Cette même décadence, selon Stamati Bulgari, n'avait que trop atteint les îles grecques.

Selon Bulgari, "les Vénitiens qui se trouvaient dans les Sept Îles pouvaient se flatter d'avoir contribué à l'ignorance et à la corruption des habitants". Il citait l'exemple des guerres civiles qui avaient opposé entre eux les habitants de son village natal, le canton Alefchi à Corfou, et qui duraient depuis deux siècles. Il accusait les autorités vénitienes d'avoir trouvé dans ce conflit une source de profit. Chaque provéditeur n'étant nommé que pour trois ans, il n'avait devant lui que cette courte période pour s'enrichir: "Les provéditeurs aimèrent mieux laisser un libre cours aux troubles [d'Alefchi], afin d'en faire le sujet d'un procès qui se terminait, à chaque renouvellement du tumulte, par des amendes pécuniaires, et surtout par des cadeaux considérables pour le provéditeur." Ainsi les habitants avaient-ils opté pour des solutions situées en dehors des cadres administratifs et la chose n'avait pas tardé à dégénérer en une guerre civile permanente.<sup>9</sup>

Avec une rhétorique qui rappelait assez le discours de l'expansion de la Révolution, qui voulait régénérer les sociétés décadentes de l'Ancien Régime en Europe, Bulgari souscrivit aux idées de la Grande Nation et de l'Empire. Il attestait que "ces terribles querelles n'avaient cessé qu'avec le monstrueux gouvernement de Venise" et la mise en place par les Français d'un système administratif plus sain.

<sup>8</sup> St. BULGARI, *Souvenirs*, op. cit., pp. 42-43.

<sup>9</sup> G. TOLIAS, *La médaille et la rouille. L'image de la Grèce moderne dans la presse littéraire parisienne (1794-1815)*, Paris et Athènes, 1997, pp. 319-320.

Après la prise irréversible des îles par les Anglais, Stamati Bulgari rentra en France et partagea le sort de la plupart de ses compagnons. Il combattit à Waterloo, puis, après la chute définitive de Napoléon, fut éloigné pendant quelques années de l'armée française. En 1817, il fut naturalisé français.<sup>10</sup> Comme l'attestent ses *Souvenirs*, il servit en 1823 en Espagne et, en 1825, fit partie de l'expédition du général Baudrant aux Antilles et à la Martinique. Cependant, la guerre d'indépendance hellénique ne le laissa pas indifférent. En 1825, il composa une sorte d'éloge en l'honneur de Byron, intitulé *Le Grec reconnaissant à l'ombre de Lord Byron*, qu'il ne publia qu'en 1835.<sup>11</sup>

Nous arrivons ainsi à la période de l'activité de Stamati Bulgari qui touche de près les travaux de ce colloque: sa participation à l'Expédition de Morée et les travaux qui en résultèrent.

Stamati Bulgari ne faisait pas partie de l'Expédition scientifique de Morée, mais du cadre militaire qui permit et soutint la présence et les activités du corps des savants français sur la première portion libérée de la Grèce. Il était en effet membre de l'état-major général du corps expéditionnaire de Morée, commandé par le marquis Maison, lieutenant-général. Et ici encore, il jouissait d'un statut particulier: il était "détaché près du Président de la Grèce", tout comme l'ingénieur géographe Peytier, le capitaine d'artillerie Pauzié et la capitaine du génie Garnot.<sup>12</sup>

Nous ne serons pas loin de la vérité en suggérant que ces quatre officiers avaient été recommandés à Capodistrias par le puissant comte de Loverdo, qui avait lui-même décliné l'offre de commander l'expédition militaire de Morée, cédant sa place au général Maison. Cette hypothèse est renforcée par une lettre de Capodistrias adressée à Loverdo et datée de Poros, le 3/15 décembre 1828:

"... Il ne me reste qu'à vous tranquilliser sur la manière dont ont été reçus et sont employés les trois [*sic*] officiers français", écrivait le gouverneur. "Ils arrivèrent au moment où la peste rendait les communications difficiles, et lorsque je faisais moi-même le gardien des lignes sanitaires. Ils ont dû par conséquent souffrir de cette contrariété. MM. Garnot et Bulgaris furent envoyés plus tard à Tripolitza, et ils ont reconnu plusieurs grandes routes. Ils sont maintenant à Patras, occupés à remplir des commissions également importantes. M. Peytier se rend à Corinthe pour faire un travail de son ressort; mais n'[en] ayant pour le moment aucun à donner à M. Pauzié, j'ai dû le prier d'attendre. Cet officier ne pourra être utilisé que lorsque nous aurons les moyens de placer sous sa direction un atelier d'artillerie. Mais il faut plus encore; il faut qu'il puisse lui-même au moins comprendre le grec et articuler quelques mots dans cette langue. Cette condition est de rigueur pour que les étrangers puissent être employés utilement..."<sup>13</sup>

<sup>10</sup> BULGARI, *Textes en grec*, pp. 6 et 134.

<sup>11</sup> St. BULGARI, *Souvenirs*, op. cit., pp. 33-34.

<sup>12</sup> *Corps d'expédition en Morée, État-major général*, feuille insérée à la fin du volume d'Alexandre DUHEAUME, *Souvenirs de la Morée...*, Paris, 1833, exemplaire de la Bibliothèque Gennadios à Athènes, Ind. 364. Outre Bulgari, un autre Grec, un certain Papadaki, interprète, figure dans cette liste.

<sup>13</sup> Lettre de Capodistrias au comte de Loverdo, Poros, 3/15 décembre 1828, *Correspondance de*

Stamati Bulgari arriva en Grèce bien avant le corps expéditionnaire français. Il accompagnait le comte Jean Capodistrias lors de sa descente en Grèce et il faisait même partie de sa suite avec l'érudit André Mustoxydi et le poète et historien phanariote Rizo Néroulo:

"Le comte Capodistria, après s'être concerté avec les trois souverains qui prenaient le plus d'intérêt à la cause des Grecs, partit d'Ancône dans le mois de décembre 1827 sur un bâtiment de guerre anglais",

se souvenait Bulgari en 1831.<sup>14</sup>

"Je l'accompagnais, heureux de consacrer mes faibles moyens à sa noble entreprise, que je regardais comme le présage de l'indépendance de la Grèce, si vivement désirée et réclamée des hommes de toutes les opinions..."

C'étaient les débuts de l'État grec moderne, et le premier gouverneur a préféré se faire escorter de quelques intellectuels et techniciens grecs au lieu de la petite troupe de garde habituelle des princes.<sup>15</sup> Le choix reste significatif et nous ramène à notre observation première concernant les spécialistes d'origine grecque qui décidèrent de mettre leur art ou leur talent au service de leur nouvelle patrie. Rizo Néroulo devait poursuivre une longue et belle carrière politique, abandonnant un peu tard ses prétentions littéraires;<sup>16</sup> André Mustoxydi, autre compatriote de Capodistrias, devait remplir des fonctions importantes en Grèce libre, tout comme dans les îles Ioniennes britanniques;<sup>17</sup> Stamati Bulgari fut sans doute le plus surpris: le gouverneur lui ordonna de tracer le plan des villes ruinées de la Grèce. Il se mua de la sorte, en l'intervalle de quelques mois, d'officier du génie en urbaniste: le premier urbaniste de la Grèce régénérée.

La correspondance de Capodistrias nous met en mesure d'évaluer à leurs justes dimensions les travaux de Bulgari. Le lendemain même de son arrivée, le 9 janvier 1828, il écrivait aux Démogérontes de la ville de Nauplie:

"Désirant venir une heure plus tôt m'établir au milieu de vous, je vous prie de seconder M. Stamatis Bulgaris, capitaine au service de la France et en semestre, dans l'accomplissement des commissions dont il veut bien se charger. Il vous dira quelles sont les réparations nécessaires à la maison de M. Xénos que j'occuperai provisoirement. Il verra aussi avec les ouvriers de votre ville quelles sont les réparations dont a besoin la grande maison du gouvernement, et ce ne sera qu'après

---

*Capodistrias*, publiée par A. BÉTANT, 4 vol., Genève, 1839, vol. 2, pp. 464-465.

<sup>14</sup> Stamati BULGARI..., *Notice sur le comte Jean Capodistrias, Président de la Grèce*, Paris, 1831, p. 2.

<sup>15</sup> Gr. DAFNIS, *Ioannis Capodistrias*, Athènes, 1976, pp. 551-552. Les autres membres de la suite de Capodistrias étaient le banquier I. Dombolis, ses secrétaires Georges Bizzo, Ami Bétant et N. Mavromatis, et ses deux domestiques.

<sup>16</sup> D'où la remarque caustique, selon laquelle "Rizo n'a pas su renoncer à la muse avant qu'elle ne renonçât à lui", de A. R. RANGABÉ, *Histoire littéraire de la Grèce moderne*, Paris, 1877, vol. 2, p. 6.

<sup>17</sup> Sur le parcours intéressant d'Andréas Mustoxydis, voir E. MANES, *Andréas Mustoxydis...*, 2 vol., Athènes, 1960 (en grec).

en avoir fait le devis qu'on pourra mettre la main à l'œuvre. M. Bulgaris est aussi chargé de jeter un coup d'œil sur l'état des fortifications de la place, et d'en faire un rapport au gouvernement. Veuillez conséquemment lui prêter votre assistance dans tout ce qu'il pourra vous demander à cet effet. Il logera provisoirement dans la maison de M. Xénos, et ne sera à la charge de personne."<sup>18</sup>

À la fin de mars de la même année, Bulgari et son collègue l'ingénieur Garnot furent chargés de la reconnaissance des routes et de l'inspection du château de Corinthe, et au début d'avril Bulgari et Mavromatis prirent en charge l'inspection de la ville de Nauplie, le recensement détaillé de ses habitants et la construction d'un quartier spécial pour abriter les réfugiés et les sans-logis. Par la même correspondance, nous apprenons que Bulgari fut chargé par le président de lever le plan de la ville d'Argos et de le rectifier:

"La ville d'Argos a fait des progrès notables et satisfaisants dans sa restauration. Pour peu que les habitants suivent un plan régulier, en rétablissant leurs maisons, Argos deviendra, par sa position et par le mouvement de commerce et de l'agriculture dont elle est le centre, une belle ville du département. C'est dans la vue de préparer les voies à ce résultat que vous profiterez de l'assistance que M. St. Bulgaris est disposé à vous donner. Il se rendra avec vous à Argos [la lettre est adressée au gouverneur de l'Argolide, Calergis], y lèvera le plan de la ville telle qu'elle existe actuellement, et il se bornera seulement à en rectifier le plan, en alignant les rues, et en donnant aux places une forme et un espace convenablement proportionné. Ce plan achevé, vous l'enverrez au gouvernement en l'accompagnant de vos observations. Vous recevrez alors une ordonnance par laquelle il sera défendu aux habitants de bâtir arbitrairement, et en sortant des limites fixées pour le plan susmentionné."<sup>19</sup>

Les lettres de Capodistrias nous permettent de suivre de près les mouvements de Stamati Bulgari dans le Péloponnèse. Après Argos, ce fut le tour de Tripoliza. Bulgari et le capitaine du génie Garnot y furent envoyés par le président afin d'y tracer le nouveau plan. Dans une de ses lettres, datée d'Égine, début d'août 1828, Capodistrias donne une belle image des priorités de son gouvernement en indiquant l'ordre des restaurations que les deux ingénieurs étaient invités à suivre dans la ville: l'église vient la première, ensuite l'hôtel de ville et enfin la partie du bâtiment qui devrait servir de prison et de caserne. Dans la même lettre, le président informe les deux ingénieurs de la somme que le gouvernement était en mesure de mettre à leur disposition. Elle était malheureusement fort modeste. Le président notait, sans aucune trace d'humour:

"Cette somme répondra, j'espère, soit aux reconstructions indiquées plus haut, soit au balayage des rues principales..."<sup>20</sup>

Trois mois plus tard, Bulgari et Garnot semblent s'être acquittés avec succès de

<sup>18</sup> Lettre adressée aux démogérontes de la ville de Nauplie, à bord du *Warspite*, 9/21 janvier 1828, *Correspondance de Capodistrias, op. cit.*, vol. 1, p. 385.

<sup>19</sup> Lettre à M. Calergis, gouverneur de l'Argolide, Nauplie, 16/28 avril 1828, *ibid.*, vol. 2, p. 43.

<sup>20</sup> Lettre à Garnot et Bulgaris, Égine, 2/14 août 1828, *ibid.*, vol. 2, p. 262.

la mission dont le président les avait chargés. Ils prirent aussitôt la route afin de "rendre un service semblable à Patras".

"Les Turcs et les Arabes n'y sont plus", écrivait Capodistrias à Bulgari, de Poros, "mais ils n'ont laissé que des ruines. Les citoyens de cette ville autrefois si riche et si florissante accourent pour découvrir leurs foyers et demandent instamment au gouvernement des ingénieurs qui leur tracent des lignes d'après lesquelles ils bâtiront aujourd'hui des cabanes et plus tard, s'il plaît à Dieu, des maisons, des places, une ville..."<sup>21</sup>

Le tracé de l'alignement de la nouvelle ville de Patras par Bulgari n'est pas passé inaperçu des Français qui étaient sur place. Jules Mangeart, dans ses *Souvenirs de la Morée*,<sup>22</sup> est un des rares membres de l'Expédition de Morée à le rapporter. D'après son témoignage, il semble qu'il étudia de près le plan de la nouvelle ville élaboré par "l'officier du génie français, employé auprès du gouvernement grec".

"M. Bulgari venait enfin de terminer le plan de la ville de Patras. S'il est exécuté ainsi qu'il a été conçu, nous pouvons assurer que la ville future ne le cédera ni en beauté ni en magnificence à nos plus jolies villes de France. Il y aurait en effet neuf places publiques, des quais, de vastes boulevards, de larges et longues rues parfaitement aérées, et de plus, trois portes principales qui s'ouvriraient sur les routes de Gastouni, de Calavrita et de Corinthe. Les fontaines n'y manqueraient pas non plus; car du temps même des Turcs, avant l'insurrection, l'on en comptait quatorze cent quatorze. Quelque spacieuses que dussent être la place projetée de la Concorde, et celle de la Reconnaissance, plus de cent mille habitants pourraient tenir à l'aise dans l'enceinte des murs, puisque cette nouvelle capitale de l'Achaïe couvrirait à la fois le sol de la ville du Moyen Âge et celui de la cité d'Auguste."<sup>23</sup>

L'omission quasi systématique des travaux assidus de Bulgari dans les rapports et les relations des membres des expéditions françaises de Morée a dû être, d'une certaine manière, réparée par le président lui-même. Dans sa lettre du 7 février 1829, Capodistrias, après avoir félicité Bulgari du plan de la nouvelle ville de Patras, note:

"Nous joignons ici la copie de deux lettres que nous avons adressées en dernier lieu au ministère de SMTC. Vous verrez que, si le général en chef n'a pas parlé de vous dans ses rapports, vos services en faveur de la Grèce n'en sont pas moins connus du roi de France."<sup>24</sup>

Entre-temps, la question de l'existence même de la Grèce n'était pas réglée. Le sultan refusait toujours de reconnaître le nouveau pays, malgré la pression des ambassadeurs occidentaux à Constantinople, la présence armée des Russes, l'occupation française de la Morée et le départ définitif des Égyptiens du sol grec. La question des frontières de la Grèce posait un autre problème. La France et l'Angleterre voyaient la Grèce libre se cantonner dans le Péloponnèse et les

<sup>21</sup> Lettre à Bulgari, Poros, 29 octobre/10 novembre 1828, *ibid.*, vol. 2, p. 412.

<sup>22</sup> Publiés à Paris en 1830.

<sup>23</sup> Jules MANGEART, *Souvenirs de la Morée...*, Paris, 1830, pp. 336-337.

<sup>24</sup> Lettre à St. Bulgari, Égine, 7/19 février 1829, *Correspondance de Capodistrias, op. cit.*, vol. 3, p. 37.

Cyclades, tandis que les Russes insistaient pour une frontière un peu plus large. L'action armée des Grecs en Grèce continentale devait être décisive.

Bulgari fut appelé à jouer un rôle actif dans ces ultimes combats de la lutte pour l'indépendance grecque, et cela malgré le fait que les plans d'expansion de Capodistrias avaient été condamnés par le gouvernement français. Il combattit à Missolonghi, il fut même l'ingénieur responsable du siège de Lépante, batailles toutes les deux décisives pour les premières frontières de la Grèce.

Nous touchons ainsi au cœur du problème, à savoir le rôle véritable de Stamati Bulgari auprès du gouverneur de la Grèce. Sur ce point, nous ne pouvons formuler que des hypothèses, étant donné que le matériel publié n'ouvre aucune perspective. Le contraste frappant entre l'évidence de son œuvre concrète et le profond silence qui entoure Bulgari permettrait de penser à une mission secrète auprès de son ancien condisciple, de l'ordre de celles qu'il accomplissait pour le compte de la France en Grèce sous le régime napoléonien. Si tel fut le cas, cette mission ne semble pas avoir été accomplie.

Bulgari fut en effet entièrement séduit et captivé par l'amitié du gouverneur, dont les convictions politiques profondes et la méfiance obscure lui échappaient pleinement. Dans l'apostasie naïve et honnête qu'il entreprend de Capodistrias en 1831, il admet ouvertement son admiration enthousiaste et livre dans une note la clef même de leur relation: l'amitié de Capodistrias tenait du magnifique; le gouverneur avait le talent d'inspirer ses proches.<sup>25</sup>

L'amitié intime et confidentielle entre Capodistrias et Bulgari est attestée par une lettre, une des rares du gouverneur conçue sur un ton amical. Le 22 mai 1828, le comte Jean Capodistrias abandonna pour une fois le pluriel de majesté et ouvrit son cœur à Bulgari:

"À M. le Capitaine St. Voulgaris, Poros, 22 mai/3 juin 1828

Je vous remercie de vos lettres et du beau plan de Nauplie. J'approuve les noms que vous avez donnés aux différentes places et aux rues. Je vous autorise à baptiser aussi les autres, en prenant les noms, ainsi que vous venez de le faire, dans le principe d'offrir un hommage de reconnaissance aux braves qui se sont voués au service de la patrie. Tout autre principe serait faux et nuisible. Proposez à M. Calergis de me faire à son temps un rapport, et je donnerai un décret qui finira bien l'affaire.

Je réponds aujourd'hui à Tzavellas. J'aime à croire qu'il sera satisfait, si toutefois il y a moyen de satisfaire ces gens. Courage néanmoins, mon cher Bulgari; nous touchons au terme de nos angoisses. Quelque forte que soit la crise actuelle, à l'aide de Dieu nous en sortirons.

L'armée russe a déjà passé le Danube, et sous peu elle sera plus à la portée de sa Hauteur. Un corps d'armée considérable marche sur Erzeroum, et un débarquement va se faire sur Trébizonde. Ces opérations sont décisives. Le sultan souscrira aux conditions qui peuvent encore le sauver. Traversons les mois de juin et de juillet, et espérons que dès le mois d'août, nous saurons ce que nous allons devenir.

<sup>25</sup> St. BULGARI, *Notice sur Capodistrias*, p. 23.

Faites lire à M. Calergis la présente. Je ne lui écris pas en particulier, parce que je n'ai pas le temps. Dites-lui cependant que je le remercie de la manière avec laquelle il remplit sa place dans ce moment difficile.

Égine ne nous laisse pas sans quelque inquiétude. Cependant les mesures sanitaires sont aussi sévères que possible dans un pays ouvert, et où nulle police n'a jamais existé.<sup>26</sup>

Dans les récits qui résultèrent de la double expédition française en Morée, presque aucune allusion n'est faite à la présence et aux travaux de Bulgari. Si son nom ne figurait pas dans les listes des officiers de l'état-major, on pourrait dire que le capitaine Bulgari ne vint jamais en Grèce. De plus, aucun rapport de ses activités ne fut jamais publié. Seuls ses propres témoignages nous éclairent au sujet de ses travaux et de ses relations étroites avec le gouverneur de la Grèce. Dans ses *Souvenirs*, publiés à Paris en 1835, Bulgari inséra le plan de la nouvelle ville de Patras et le plan du siège de Lépante accompagné de son rapport bref et concis adressé au comte Augustin Capodistrias, frère du gouverneur et commandant des troupes expéditionnaires en Grèce continentale. Ce sont les dernières traces imprimées de son passage en Grèce. Une notice aussi laconique que le reste accompagne ces documents:

"Patras, en Achaïe, était une ville des plus florissantes de la Grèce. Cette cité, si affectionnée par Auguste, fut détruite et reconstruite plusieurs fois, à cause de sa position, de la richesse de son sol et de son commerce. C'est sur ses dernières ruines que le président de la Grèce me chargea, en 1828, de tracer le plan d'une nouvelle ville.

Je joins à mes souvenirs ce plan autographié, celui du siège de Lépante, et mon rapport au chef de l'expédition de la Grèce continentale, qui m'avait fait l'honneur de me confier la direction des travaux de ce siège.

La place de Lépante était défendue par le fameux Kior-Pacha, qui, après une longue résistance, se rendit par capitulation, dans le mois d'avril 1829. Cette importante conquête amena celle de Missolonghi, où se termina, avec l'expédition grecque, ma carrière militaire."<sup>27</sup>

Dans la *Notice sur Capodistrias* (1831), Bulgari fait allusion à plusieurs reprises à des travaux que le gouverneur lui avait confiés. Mais ces allusions restent très sommaires et viennent surtout illustrer les arguments qu'il expose en faveur des travaux de restauration lancés par Capodistrias en Grèce.

Le 8 mai 1829, le général Maison quittait la Morée, et avec lui les soldats de l'Expédition qui avaient survécu à la peste. Bulgari ne devait pas rentrer avec eux, occupé qu'il était aux derniers combats de la Guerre Grecque, en Grèce continentale. Ce n'est qu'au mois d'août 1830 que, atteint d'une grave affection pulmonaire, il dut renoncer à la Grèce et rentrer se soigner en France.<sup>28</sup> En 1831,

<sup>26</sup> Lettre à St. Bulgaris, Poros, 22 mai/3 juin 1828, *Correspondance de Capodistrias, op. cit.*, vol. 2, pp. 137-138.

<sup>27</sup> St. BULGARI, *Souvenirs...*, *op. cit.*, p. 58.

<sup>28</sup> BULGARI, *Textes en grec*, p. 134.

après l'assassinat de Capodistrias, profondément offensé dans sa dignité par les accusations de despotisme tyrannique qui venaient entacher la réputation posthume du gouverneur, l'honnête Bulgari entreprit de mener sa défense. Son texte, sommaire comme il sied à un vieux militaire, accuse les Grecs d'être diffamateurs, les primats d'être avides, les intellectuels arrogants, les militaires déraisonnables; en deux mots, il accuse tout le monde. Coray et Canaris ne sont pas épargnés dans cette apologie de la bienveillance et de l'effort surhumain du gouverneur.

La même année, il est promu au grade de colonel et il quitte l'armée l'année suivante, après trente-trois ans de service. Il voyage, publie ses *Souvenirs* et ses remarques esthétiques. En 1838, il rentre à Corfou et s'installe dans son village natal de Lefkimi, où il meurt en 1842, âgé de 68 ans. Son testament, rédigé en un mélange de grec idiomatique et de mauvais français, laisse une grande partie de sa fortune –non négligeable– aux pauvres de l'île. Le reste, quelques sommes modestes réservées à des parents et amis mises à part, forma un legs destiné à subvenir aux besoins de "tout Français miséreux qui échouerait à Corfou".<sup>29</sup>

L'approche, même sommaire, de l'activité de Stamati Bulgari, seul membre d'origine grecque des expéditions françaises de Morée nous permet de revenir à nos hypothèses de départ.

Il y a, certes, son œuvre en Grèce: les plans de Nauplie, d'Argos, de Tripolitza ou de Patras. Sur ce point, les spécialistes expriment des appréciations plutôt partagées: les uns y voient un néoclassicisme fat et déplacé, les autres un urbanisme moderne assez subtil qui parvint à intégrer au tissu moderne de la ville ses étapes historiques révolues. Nous ne sommes pas en mesure de trancher. Néanmoins, nous décelons dans l'œuvre et l'activité de Bulgari en Grèce d'autres éléments, autrement significatifs.

Bulgari vint en Grèce en officier du génie, et se transforma, par la volonté du gouverneur, en urbaniste. De plus, il arriva en philhellène et se mua, sur place, en Grec:<sup>30</sup> un ancien capitaine de la Grande Armée qui, "saturé des misères de la Restauration", pour citer la belle expression d'un autre philhellène, le colonel Voutier,<sup>31</sup> décidait de mettre ses talents et son épée au service de la Grèce.

<sup>29</sup> Registres des Testaments du notaire de Potamos, Constantin Kardamitzi, 14/26 juillet 1842, cité par P. KYRIAZIS, *op. cit.*, pp. 162 et 165.

<sup>30</sup> Ami Bétant, secrétaire de Capodistrias, dans sa notice biographique du gouverneur qui précède l'édition de la *Correspondance de Capodistrias*, considère Bulgari comme philhellène: "Sachant que des étrangers de toutes les couleurs avaient pris position sur le terrain encombré de ruines, le président réclama leur coopération sans exclusion ni préférence quelconque. Il employa Church, Fabvier, Hastings, Heydeck, Bisa, Dentzel, Alméida, Raiko, Stamatis Boulgaris, Trézel, et une foule d'autres sans leur demander de mot d'ordre, ni de profession de foi politique. La correspondance nous révèle tous les ménagements délicats qu'il savait prodiguer aux amours-propres des philhellènes, et l'habile persévérance avec laquelle il faisait tourner au profit de la chose publique les passions et les intérêts de chacun d'entre eux."

<sup>31</sup> Olivier VOUTIER, *Découverte et acquisition de la Vénus de Milo*, Hyères, 1874.

Il devait donc tracer les plans des villes importantes du nouveau pays qui sortait des ruines d'une guerre de huit ans; nommer les rues et les places futures en choisissant les noms des combattants pour les unes et des concepts de l'unité nationale pour les autres (place de la Concorde, de la Reconnaissance...). Il devait en outre participer aux ultimes combats de la guerre d'Indépendance grecque, à Lépante ou à Missolonghi.

Véritable militaire, Stamati Bulgari n'était pas un homme à s'épancher en flots de paroles. Cela est évident quand on lit les pages malhabiles qu'il publia à la fin de sa carrière. Il ne sut pas donner une forme concrète à son sentiment vis-à-vis de l'émergence de la Grèce, ni dans son hommage maladroit à Byron, ni dans son naïve apologie de Capodistrias.

L'idée nationale lui était plus accessible par les sentiments. Encouragé par le gouverneur, il sentit que ce pays sortant des ruines et ravagé par la peste pourrait être le territoire d'une nation. Ce déplacement imperceptible est néanmoins enregistré dans sa correspondance avec le gouverneur: la Grèce est encore "leur patrie" en 1828, pour devenir "notre patrie" l'année suivante.<sup>32</sup> Et c'est précisément ce sentiment primaire, intime et hésitant, inspiré surtout par le contact avec la personne même qui incarnait et signifiait à ce moment-là la nation grecque, qui devait lui permettre de dépasser ses limites incontestables et d'entrevoir, dans sa propre lanterne magique, la réalité nationale grecque.

---

<sup>32</sup> St. BULGARI, *Notice sur Capodistrias*, *op. cit.*, pp. 46 et 52.